



CLASSIQUES  
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 189, 2008 – 1,  
*Correspondance Renée Nantet-Antoine Vitez*, p. 60-64

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15267-5.p.0068](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15267-5.p.0068)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2008. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## En marge des livres

**Bei Huang, Segalen et Claudel. Dialogue à travers la peinture extrême-orientale, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2007, 463 p. + ill. p. I-XXXII.**

Sans doute fallait-il toute la richesse de la peinture extrême-orientale pour voir se renouer le dialogue entre Paul Claudel et Victor Segalen. Dans le titre de la belle thèse de M<sup>me</sup> Bei Huang, le cadet vient avant son aîné, mais c'est un intérêt égal qui est ensuite porté aux deux auteurs. L'ensemble est proposé en six parties qui sont construites sur l'étude croisée de *Peintures* (1911) de Victor Segalen et de *Cent Phrases pour éventails* (1927) de Paul Claudel. L'examen des contacts et des rapports que les deux auteurs entretiennent avec les peintures chinoise et japonaise est riche, et trouve des prolongements très intéressants dans l'analyse des liens de la dimension "picturale" à la "poétique" de l'écrit dans les textes (chapitres I et II). La question de la "pensée orientale", c'est-à-dire ici chinoise, apparaît ensuite. Le chapitre III apporte en particulier des éléments concernant le taoïsme chez Victor Segalen. M<sup>me</sup> Bei Huang montre comment la découverte de cette pensée aboutit chez cet auteur à une "ivresse nietzschéenne", alors que Paul Claudel intègre à ses textes, dans une démarche très différente, certaines notions taoïstes comme celle de "vide". Même si, à propos des rapports de Paul Claudel au taoïsme, on remarque que quelques informations datées, présentées comme des hypothèses, ont depuis été éclaircies, l'ensemble présente une confrontation stimulante des points de vue des deux auteurs sur la pensée taoïste. Le chapitre suivant est consacré à l'étude des thématiques et des motifs extrême-orientaux dans les deux œuvres. L'étude s'achève sur deux chapitres consacrés aux questions concernant la poétique, dans ses rapports à la temporalité et à l'espace, qui contiennent les plus beaux développements et plusieurs analyses très fines des textes. Ce livre s'enrichit d'une vaste bibliographie, d'un index et d'un beau cahier de photographies et de fac-similés qui donnent à voir plusieurs œuvres picturales chinoises et japonaises ainsi que certaines éditions de textes poétiques rares. On se réjouit que les Presses Universitaires de Rennes aient donné à une chercheuse chinoise la possibilité de publier, dans un français impeccable, une étude aussi approfondie et aussi intéressante de ces deux œuvres, qui marquent des moments importants dans l'histoire des rapports culturels, littéraires et artistiques, entre la France, la Chine et le Japon.

Yvan DANIEL

***Claudiel et le Japon. Cinquantenaire de la mort de Claudel. Actes du colloque international et de la table ronde. Textes réunis et présentés par Shinobu Chujo et Takaharu Hasekura, Shichigarsu-dô, Tokyo, 2006.***

Ce volume de 300 pages rassemble les actes d'un colloque (ou de deux : l'un à Tokyo, l'autre à Kyoto) qui ont eu lieu au Japon, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Claudel. On y trouvera des textes en japonais et en français, très différents par leur étendue, leur propos et leur angle d'attaque. Les uns sont dûs à des universitaires spécialistes de Claudel ; d'autres à des diplomates, à un spécialiste du bouddhisme etc. Le titre au demeurant est trop modeste, puisque plusieurs études sont consacrées au rapport de Claudel non pas avec le seul Japon, mais aussi avec la Chine, et avec l'Asie en général.

Si on laisse de côté les questions d'ordre historique, touchant l'action diplomatique conduite par Claudel au cours de sa carrière et spécialement de son ambassade japonaise (questions évoquées ici par Nobutaka Shinonaga, dans un long article écrit en français), les coordonnées essentielles du problème sont bien connues. D'une part, dans l'espace littéraire français, Claudel est incontestablement, avec Segalen et avant Malraux, celui qui a eu la connaissance la plus large et la plus intime de l'Asie extrême : connaissance nourrie par plusieurs longs séjours entre 1895 et 1927 (et quel dommage que le Quai ne l'ait jamais envoyé en Inde comme on y a, paraît-il, songé...), mais aussi par des lectures nombreuses et variées. Il est évident, par exemple qu'il connaît « l'Orient » infiniment mieux que tous ceux qui (de Massis à Breton) font de ce mot, dans le milieu des années vingt, une sorte de fétiche idéologique.

D'autre part, cette large expérience, ces savoirs multiples (dont ce volume donne maints exemples), et très souvent cette sympathie, se trouvent obérés par une réprobation à l'encontre en particulier du bouddhisme qui s'est exprimée parfois de manière brutale. Cette réprobation a deux causes : elle tient pour partie à une interprétation du bouddhisme héritée du XIX<sup>e</sup> siècle en général et du symbolisme en particulier ; elle tient aussi, comme l'écrit François Lachaud, au « projet apologétique de conversion des païens ».

Les spécialistes de Claudel peuvent bien tenter de nuancer, voire d'estomper, cet aspect des choses. Ils peuvent faire valoir, et non sans raison, comme ici Yvan Daniel, qu'il est abusif de réduire ses textes aux « clichés » qu'on y trouve, certes, mais qui sont trop souvent et trop exclusivement cités. Ils peuvent réclamer, au nom de l'historicité, contre les critiques, parfois vives, que suscite aujourd'hui la posture illustrée par exemple par « Ça et là », dans *Connaissance de l'Est*. Il n'en reste pas moins que nous touchons là à l'un des motifs qui obèrent aujourd'hui,

en cet âge post-colonial, la réception de Claudel. Ajoutons que sa liberté de ton et de parole, qui contraste si nettement avec la grande prudence langagière qui est aujourd'hui de mise, et la surveillance soupçonneuse des discours qui s'est imposée peu à peu et à bas bruit, accentue encore le phénomène.

Claudel, désormais, est situé trop loin de nous dans le temps pour que les effets de la distance historique ne se fassent pas sentir ; et trop près peut-être encore pour que les écarts, s'ils se manifestent, ne nous surprennent pas malgré nous : pour que ce consul qui (s'il faut en croire Dominique Millet-Gérard dans un des trois textes qu'elle a confiés à ce recueil) cherche et trouve le moyen d'annexer l'art japonais à la philosophie thomiste, ne nous apparaisse pas lui-même bien étrangement, et bien puissamment, *exotique*.

Claude-Pierre PEREZ

***Paul Claudel : les manuscrits ou l'œuvre en chantier, sous la direction de Jacques Houriez et Catherine Mayaux, Éditions Universitaires de Dijon, 2005, 198 p.***

Paru à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Paul Claudel, cet ouvrage, centré sur l'étude des manuscrits du poète, réunit des études variées selon trois grands axes. Il s'agit tout d'abord de dresser un état des lieux des archives et manuscrits, dans un premier ensemble : « État des archives » ; puis de proposer des approches génétiques des œuvres théâtrales : « Réécritures d'œuvres théâtrales » forme un deuxième ensemble de sept contributions ; et enfin d'étudier les « Genèses d'œuvres poétiques et exégétiques », dans un dernier ensemble de six textes.

La première partie fournit un inventaire des fonds, et offre des perspectives d'études. Florence Callu, tout d'abord, recense « Le fonds Claudel à la Bibliothèque nationale de France », dont elle met en évidence la « richesse foisonnante », qu'elle relie à la créativité de l'écrivain comme à son incessante activité. Lucile Garbagnati fait ensuite l'état « [des] documents des archives du ministère des Affaires étrangères dans le corpus claudélien », ce qui est pour elle l'occasion de confronter l'œuvre diplomatique, à la fois parole et action, et la création poétique, la correspondance et la vie du diplomate. Dominique Millet-Gérard clôt ce chapitre en s'intéressant à la « Correspondance de Claudel avec les ecclésiastiques de son temps », dont elle expose les « prolégomènes », correspondance qui renseigne sur la réception de l'œuvre claudélienne parmi le clergé français de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle.

Après cette présentation des trois fonds Claudel, s'ouvre l'étude des manuscrits des œuvres théâtrales, qui se révèle particulièrement fé-

conde, étant données la richesse des brouillons et l'habitude qu'avait Claudel de réécrire ses pièces. On peut généralement conclure que les modifications du texte vont dans le sens d'une plus grande efficacité dramatique. Michel Lioure, à propos « [des] manuscrits de *Tête d'Or* (première version) », étudiant les modifications du rythme, du lexique, des images et de la syntaxe, met en évidence les intentions de simplification, de dramatisation et de poétisation qui orientent le travail de Claudel, non seulement dans *Tête d'Or* mais dans son écriture dramatique en général. Michel Autrand, dont l'article porte sur « Le manuscrit de la première *Ville* : approche dramaturgique », montre de même que Claudel synthétise son texte, et donne plus de présence aux personnages, dont il note précisément la gestuelle. Pascale Alexandre présente ensuite « Les manuscrits de *L'Échange*, seconde version », dans une étude où elle souligne la créativité du dramaturge, qui résout telle ou telle difficulté par une redistribution du texte entre les différents personnages, ou encore par un allègement des descriptions, ou une plus grande oralité de la langue, ces modifications allant toujours dans le sens d'une dramatisation du texte. Puis Jacques Houriez, dans « Le manuscrit du *Repos du septième jour*, vers une écriture de l'absence », suit l'effort du dramaturge pour traduire, « non une souffrance infernale positive, mais la douleur née de l'absence de Dieu » ; et les variantes du texte révèlent assurément le souci qu'a Claudel de « s'inscrire dans les traditions les plus anciennes de l'humanité », comme les difficultés que pose l'expression dramatique de l'intériorité. Thérèse Mourlevat retrace, quant à elle, les vicissitudes du manuscrit de *L'Otage*, dont la version définitive demeure introuvable. Pascale Lécroart étudie les manuscrits de *La Sagesse*, ces documents lacunaires qui dénotent chez Claudel une volonté non pas tant de dramatisation, cette fois, que d'approfondissement du sens symbolique du texte, en relation avec les principes musicaux et chorégraphiques qui la constituent. Enfin, Alain Beretta suit « L'aventure d'une réécriture : des *Fourberies* au *Ravissement de Scapin* », en comparant les différents états du texte, où s'élabore un projet scénique toujours fidèle au scénario initial, mais « de plus en plus inventif et audacieux au fur et à mesure de son évolution », l'écriture n'existant ici qu'au service de la vision dramatique.

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude des manuscrits de l'œuvre poétique et exégétique. Le matériau est ici plus varié, tant par le style que par le genre ou les enjeux poétiques et idéologiques. « Les manuscrits de *Connaissance de l'Est* », étudiés dans leur totalité par Nina Hellerstein, permettent de saisir le processus par lequel Claudel trouve à ses hantises une expression satisfaisante tant d'un point de vue esthétique que spirituel, processus où la « co-naissance » a lieu dans l'écriture poétique, qui est à la fois expérimentation formelle, exploration culturelle et interrogation sur l'être. S'appuyant sur une partie de

ces mêmes manuscrits, Jacques Houriez évoque « La co-naissance au Japon et de soi-même », où le regard de Claudel s'affirme dans la recherche d'un spectacle capable de révéler la réalité profonde de l'homme, et non ce que serait l'objet lui-même. Sa poésie est en cela symboliste, qui recherche la vérité au-delà des apparences ; et la connaissance du Japon devient alors co-naissance du poète, transformé. Étudiant ensuite « Le manuscrit de *La Messe là-bas* », Marie-Joséphine Witaker conclut à un travail non seulement « en arrière », mais aussi par « le mouvement latéral », qui consiste à changer de perspective ou à laisser faire le temps et l'inspiration, et « par la verticale », autant dire la rupture. L'écriture se réalise ainsi dans le bond, la fulguration, voire la « déflagration », comme l'écrit Claudia Jullien au sujet des manuscrits de « Paul Claudel interroge le *Cantique des cantiques* ou le *Cantique* de Paul Claudel », où elle voit une « écriture stellaire » plutôt que linéaire. Et dans « Les manuscrits de "Sainte Geneviève" », Catherine Mayaux souligne la dimension spirituelle des mots plus que leur dimension poétique, le poème se développant selon un mouvement d'intériorisation, même si le poète fait preuve d'une grande aisance langagière, et parfois d'une rhétorique facile. Pour finir, André Espiau de la Maëstre confronte divers textes et fragments claudéliens pour retracer la « Génétique et [le] destin du Judas claudélien », genèse et destinée qui « laissent finalement Claudel interdit et indécis au bord de l'Abîme d'un Mystère ».

En dégageant ainsi les orientations d'une poétique de l'écriture à partir des strates successives de la création, ces différents travaux donnent sur l'œuvre de Claudel un éclairage nouveau, pour le chercheur comme pour le lecteur, et susciteront, qui sait, de nouvelles vocations de chercheurs.

Mireille RUPPLI